

Régis Burnet

# Les Apocryphes

*Témoins pluriels d'une Église plurielle*



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2016

Couverture : *Nativité de Marie. Révélation de Jacques*. Papyrus Bodmer V.  
Fondation Martin Bodmer, Cologne

© 2016. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet : [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-770-2

## Introduction

Apocryphe ! Ce nom seul suffit à évoquer un remugle de complots et de conjurations, une atmosphère trouble où d'inquiétants *monsignori* dissimulent un pistolet à canon scié sous leur surplis et se débarrassent avec cruauté de braves universitaires ou de naïfs redresseurs de torts qui eurent le malheur de mettre la main sur un texte depuis longtemps interdit. Que deviendrait le Vatican, quel avenir resterait aux Églises, si l'on découvrait la funeste vérité que recèlent ces textes, à savoir que Jésus n'est pas ressuscité, qu'il a eu un enfant avec Marie de Magdala, qu'il a fini sa vie comme le bon pharisien qu'il était, tandis que Paul de Tarse édifiait lettre après lettre sa petite mafia chrétienne ? Bandes dessinées, films à succès, jeux vidéo ont depuis longtemps épuisé cette narration du complot millénaire dévoilé par un témoignage textuel soi-disant irréfutable sauvegardé de la destruction. Au cœur de toutes les intrigues se trouvent les apocryphes, ces textes cachés qu'il faudrait approcher avec fièvre ou avec effroi.

Même si beaucoup comprennent qu'il ne s'agit là que de fiction, il n'en reste pas moins qu'un parfum de scandale leur demeure attaché. Les apocryphes seraient des textes « hérétiques », ou « dangereux », des textes « interdits » qu'il n'est pas utile de lire.

Les chapitres qui vont suivre entendent démontrer le contraire. Bien loin d'être des écrits « inutiles », les apocryphes constituent un très précieux témoignage historique. Non sur Jésus et sa prédication ou sur les apôtres (ils sont quasiment tous plus récents que les évangiles et ne conservent pas d'informations historiquement vérifiables sur eux), mais sur la diversité des communautés chrétiennes de l'époque primitive. Bien loin d'avoir été tous « cachés », la plupart ont exercé leur influence sur le christianisme majoritaire ; soit qu'il se soit intégré leurs éléments pour en faire des traditions « orthodoxes », soit qu'il ait précisé sa doctrine pour résister à ce qu'il considérait comme « hétérodoxe ».

Lire les apocryphes, c'est découvrir les multiples facettes d'un christianisme pluriel, et c'est résister à la fiction, qui voudrait que l'Église ait toujours été monolithique.

# Une littérature en archipel

## UNE ÉGLISE EN ARCHIPEL

Jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, nous étions tous convaincus que l'histoire de l'Église du premier millénaire s'accomplit en une marche triomphante. Baptisée à la Pentecôte dans l'Esprit, la communauté chrétienne avait grandi dans l'unité en résistant victorieusement aux entreprises des « hérétiques » (ariens, nestoriens, docètes, etc.) qui la menaçaient. Passant du Christ aux apôtres, puis des apôtres aux évêques, la tradition avait été préservée, incorruptible et juste, tandis que l'Église une étendait son empire sur les cœurs et les âmes grâce à une évangélisation efficace et rapide. Selon cette théorie, ce n'est qu'au second millénaire qu'intervinrent des « schismes », ces accrocs qui déchirèrent la tunique sans couture du Christ, dont on se mit à regretter avec nostalgie l'unité passée.

En réalité, cette vision repose sur une chimère, patiemment construite au cours des premiers siècles par les Pères de l'Église et les historiens ecclésiastiques – au premier rang desquels il faut compter Irénée de Lyon et Eusèbe de Césarée –, et depuis constamment reprise

par les apologistes de toute tendance, cherchant à reporter sur «l'autre» le péché de division.

Déjà dans son traité *Contre les Hérésies* écrit dans les années 180, Irénée (v. 135-après 198) popularise l'idée qu'il existe une unicité de la tradition apostolique (tout le livre III de son traité lui est consacré) qui s'exprime dans une série de livres «remontant aux apôtres» et pouvant de ce fait être lus dans les communautés. L'«Évangile tétramorphe» (un unique Évangile contenu dans les quatre évangiles) condense cette tradition apostolique, à laquelle tous les chrétiens doivent se rattacher. L'évêque de Lyon jetait les bases d'une définition de l'orthodoxie fondée sur l'apostolicité (et, partant, de son contraire l'hérésie) et de la canonicité (la liste des livres non suspects d'hérésie).

Plus d'un siècle après lui, Eusèbe de Césarée (v. 265-339) transpose dans l'écriture de l'histoire les intuitions d'Irénée. Dans son *Histoire ecclésiastique* rédigée entre 310 et 330, il fait correspondre l'unicité du message à l'unicité de la communauté qui le porte. Commenant à la Pentecôte, il raconte en effet comment les apôtres puis leurs envoyés ont gagné des pays entiers à l'unique Évangile dont la véracité est garantie par la transmission fidèle du dépôt confié aux apôtres. En particulier, il montre comment chaque siège épiscopal est légitimé par une succession remontant à un apôtre. Il énumère avec une certaine obsession la liste de ceux qui se sont assis sur ces sièges épiscopaux: ce sont pour lui autant de preuves de l'orthodoxie du message qu'ils portent.

Or, cette vision est en réalité une fiction à la fois historique et théologique destinée à légitimer les communautés dont Irénée et Eusèbe sont les produits. Elles justifient le combat contre ceux qui ne partagent pas leur perception du Christ, de l'Église ou de la discipline des croyants. Tout montre en effet que le christianisme fut pluriel et que ses écrits furent divers. Dès les Actes des apôtres, on comprend que des groupes bien distincts coexistent et parfois s'affrontent : habitants de la Judée proches du Temple de Jacques le frère du Seigneur, hellénistes venus de diaspora d'Étienne, Galiléens de Pierre, hellénistes d'une autre tendance que celle d'Étienne réunis autour de Paul. Entrant en contact avec les peuples bigarrés composant l'Empire romain, puis franchissant ses frontières, le message du Christ ne cessa de connaître des inflexions, des particularités locales, sociales et idéologiques, des expressions multiples, bref une enculturation multiforme. Les divisions simples entre chrétiens d'origine juive et chrétiens d'origine païenne qu'on employait naguère, ou celles entre hellénistes et judéo-chrétiens, sont encore trop grossières. Il faut plutôt parler de christianisme romain, éphésien, alexandrin, phrygien, antiochien, édessénien, syrien, palestinien, galiléen. Et dans chaque cité, de groupes plutôt sensibles à la divinité de Jésus, d'autres à son humanité, d'autres encore au témoignage de l'Esprit saint.

Et il faut se convaincre que chacune de ces communautés, tendances, sectes, cliques, factions, phalanges,

écoles, coteries produisait des idées et des concepts qu'elle s'empressait de mettre par écrit.

On croyait que l'Église était un continent et c'était un archipel, et à une Église en archipel correspond une littérature en archipel.

## UNE LITTÉRATURE EN ARCHIPEL

Comment définir cet archipel apocryphe et comment trouver une unité à ce qui se présente dans une telle diversité ?

Naguère, la définition paraissait simple. Était apocryphe tout ce qui n'était pas canonique, c'est-à-dire compris dans la liste des 27 livres du Nouveau Testament. Dans sa 39<sup>e</sup> lettre festale, l'évêque Athanase d'Alexandrie (296-373) écrit en effet: «Lorsque nos pères ont canonisé les premiers livres et ont néanmoins défini ceux destinés à la lecture, ils n'ont fait absolument aucune mention des apocryphes, mais pareille astuce est le fait des hérétiques. En effet, ce sont eux qui les écrivent quand ils veulent et ajoutent une chronologie, afin de les faire passer pour anciens et trouver la manière de tromper les gens simples.»<sup>1</sup>

On voit ici apparaître le terme *apocryphon* qui signifie «caché» et qui est employé en concurrence avec *antilegomenon* («qui n'est pas dans l'Écriture»), notamment

---

<sup>1</sup> ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Lettre festale* 39.

chez Irénée de Lyon. Les apocryphes seraient donc une littérature «sous le manteau», une hallucination de plumitifs incapables de porter à la lumière le produit de leur délire, une sédition d'«astucieux» n'ayant pas le courage de leurs opinions.

Cependant, quelle valeur accorder à ce qui est avant tout un terme polémique destiné à contrer des textes étrangers à la tendance des auteurs qui les qualifiaient ainsi? On sait en effet que c'est sans doute en réaction aux entreprises de Tatien et de Marcion que les premiers hérésiologues ont écrit. Chacun est l'hérétique de l'autre et ce que l'on vient de dire de l'histoire des premières communautés doit nous rendre méfiants envers ces catégories. En outre, on s'aperçoit bien vite que l'on range régulièrement parmi les apocryphes des textes qui ne présentent pas de message contraire à la tendance qui a fini par triompher. Ainsi, le *Protévangile de Jacques* fut-il rédigé vers le début du III<sup>e</sup> siècle (voir pp. 52-53) pour défendre la virginité de Marie. Il connut une grande faveur chez les Pères grecs et syriaques. Si les Latins s'en distancèrent, c'était plutôt parce qu'ils soutenaient l'existence de frères de Jésus; le fait qu'ils firent paraître un *Évangile du Pseudo-Matthieu* plus conforme à leur idée prouve à quel point le texte avait de l'importance à leurs yeux.

Pour définir ce que sont les apocryphes, adoptera-t-on plutôt une perspective littéraire en prétendant que ces textes sont des prolongements, des réécritures du corpus néotestamentaire? À quelques rares exceptions

près (qui sont en débat parmi les spécialistes), ils ont été écrits après. Ne cherchent-ils pas à imiter les textes du Nouveau Testament? À première vue, cela semble une bonne piste; on peut citer des actes d'apôtres qui prolongent les *Actes des apôtres*, on connaît un *Évangile de Thomas* ou un *Évangile de Pierre* et il y a une *Apocalypse apocryphe de Jean* ou une *Apocalypse de Paul*. Mais là encore, la définition se révèle décevante. Si certains textes semblent imiter le genre évangélique (un récit théologique dont le héros est Jésus), ils ne rentrent pas en compétition avec les évangiles canoniques puisqu'ils décrivent des périodes inconnues d'eux comme la naissance de Marie (le *Protévangile de Jacques*) ou bien les événements intervenus entre la Mise au Tombeau et la Résurrection (*Évangile de Nicodème*). En outre, si certains textes pouvaient entrer en concurrence avec les textes évangéliques, on s'aperçoit qu'ils ne cherchent pas à imiter le genre évangélique; ainsi l'*Évangile de Thomas* se présente-t-il comme un recueil de paroles de Jésus sans récit ou bien l'*Évangile de Judas* narre-t-il un dialogue entre Jésus et le douzième apôtre.

Puisque finalement les critères s'évanouissent les uns après les autres, peut-être faut-il en revenir aux catégories historiographiques un peu anciennes, mais toujours valables. L'histoire de la littérature de l'Église primitive est dénommée «patristique», parce qu'elle est référée à une série de théologiens bien connus, les Pères de l'Église, qui étaient les auteurs de traités, de sermons, d'exégèses. Par contraste, la littérature apocryphe doit se définir comme une littérature anonyme

ou pseudépigraphique. Si on leur attribue des auteurs, ils sont tellement anciens et prestigieux qu'ils ne peuvent l'être. La plupart du temps, il s'agit de disciples ou de membre des Douze: *Évangile de Thomas*, *Évangile de Marie (de Magdala)*, *Questions de Barthélemy*, *Livre caché de Jean*, etc. Parfois, l'auteur est simplement anonyme: *Actes de Jean*, *Actes de Philippe*, *Évangile de Vérité*, etc.

Cet anonymat est caractéristique. Il révèle que leurs auteurs n'entendaient pas faire œuvre originale. Les recherches sur la pseudépigraphie (le fait d'attribuer un texte à quelqu'un d'autre que son auteur) tendent en effet à montrer que, dans l'Antiquité, ce procédé n'était pas un dispositif destiné à tromper le lecteur sur l'auteur d'un texte. Il s'agissait d'une preuve de modestie comparable à l'anonymat. Les auteurs des apocryphes estimaient légitime de placer sous le patronage d'un apôtre un enseignement qu'ils percevaient dans la continuité du discours du Maître. Ils croyaient en une théologie de l'Esprit qui leur garantissait qu'il était possible de poursuivre l'œuvre intellectuelle du « grand homme » puisqu'on partageait le même Esprit. Ils reprenaient l'habitude des écoles prophétiques qui avaient ajouté un Second, puis un Troisième Ésaïe au texte primitif. Ils s'inspiraient des écoles philosophiques qui plaçaient habituellement les travaux des disciples en continuité avec ceux du maître. Nous autres modernes habitués au concept de propriété intellectuelle ne devons donc pas forcément chercher du cynisme ou de la manipulation dans cette pratique ancienne.

INTRODUCTION .....	7
UNE LITTÉRATURE EN ARCHIPEL.....	9
Une Église en archipel.....	9
Une littérature en archipel.....	12
Les apocryphes révélés.....	16
Les fonds des bibliothèques monastiques.....	16
Les découvertes archéologiques.....	18
LES PREMIERS TÉMOINS DE COMMUNAUTÉS DIVERSES.....	21
Premiers fragments d'évangiles.....	21
L'Évangile de Thomas.....	25
Les évangiles judéo-chrétiens.....	28
L'Apocalypse de Pierre.....	31
L'ARCHIPEL DES GNOSES .....	35
La gnose d'inspiration juive et ses apocryphes .....	38
La gnose d'inspiration grecque et ses apocryphes....	43
Les autres textes gnostiques .....	45
LES APOCRYPHES SUR MARIE :	
PAR LA MÈRE, DÉFINIR L'IDENTITÉ DU FILS	50
Le cycle des enfances de Jésus et Marie.....	52
Le cycle du <i>Transitus Mariæ</i> .....	59

LE « CYCLE » DE PILATE : QUE S'EST-IL PASSÉ ENTRE LA PASSION ET LA RÉSURRECTION ?	64
LES ACTES APOCRYPHES DES APÔTRES :	
LE DÉBUT DE L'HAGIOGRAPHIE.....	69
Les cinq grands actes anciens.....	70
Les textes les plus tardifs.....	84
OUVERTURE .....	87
POUR ALLER PLUS LOIN.....	90
INDEX DES TEXTES CITÉS.....	92
Table des matières .....	95